

## ECO

Patatras ! Monsieur Loyal, déséquilibré sur un coup de freins soudain, se relève en arc en basculant sur les talons vers l'arrière et en replongeant se réenfonce d'autant plus dans l'Asile Exotique de la Donzelle de Feu le Colonel qu'il prend toujours pour Sainte Thérèse de l'Enflant Iesos, où elle le dissocie de son désir, du filet de sa voix et de toutes ses humeurs d'un coup ! Du costume de Mr Loyal les étoiles tombent tout à trac et les rayures se mélangent : catastrophe.

« Ô Sainte Thérèse, jamais plus tu ne seras là une Lorelei pour moi. Voyez ! Alors que je me précipite la voir, elle me tient aussitôt seulement pour un brave ami, à distance de sa main gauche et de la portée de sa gorge, la déjà chère personne en bleu Charlemagne avec son sac à main plein d'organes, pour moi fournisseur d'orgones...

Dès lors la sueur me prend à la nuque comme vous pouvez le constater (il se penche plus avant), je suis le condamné à mort qui s'oblige à rester au pieu ce dernier jour, noyé dans le flot de ses pensées, pendu à sa voisine de lit qui lit... des récits d'exécution !

Traversé par des doutes - l'aiguillon mortel de l'amour - (*e pericoloso sporgersi* !), le sinus chargé des haleines pédestres, et surtout épuisé de thimothiner labinette comme après un long combat, dos effondré, muscles flappis, me voici à l'entrée de la cave motrice ordinaire où l'on descend parmi des vieux débris sans calculs, le regard fixe, perdu. »

(Alors on peut voir les pigeons se précipiter en chute libre

de kamikazes vers le sol à travers les vitres opacifiées du wagon, il y a sursaut de toute la calotte terrestre, Mr Loyal se repose sur ses bras enflés, sa machine musculaire déposée à l'avant : trop de courbure du monde lui provoque des courbatures, des crampes.)

On est (dans) la grande crise de mort de l'année ; le drapeau noir flotte au-dessus du convoi jusqu'à traîner sur les ballasts et, obligé de passer dessous, un mince rai de lumière se diffuse que Loyal se baisse pour embrasser.

\*

Dans le compartiment voisin, Eco conserve et entretient la chaleur et la ténuité de la vue réduite à cet interstice, les doigts devant les yeux pour se protéger de l'horrible radiation de la tache, dont l'écart diminue peu à peu, tache de nuit fantastique et gagnant tout.

En allant très loin dans le fond du train, Eco s'aperçoit de son erreur (c'est beaucoup trop tard !) : ce n'est pas une tache, mais *une bâche* ! Déposée dans le fond du wagon à bestiaux, c'est bien *la Bâche*, l'immense Bâche des Camions du Nord qu'on a vu revenir par centaines de Bruges sur l'autoroute, ramenant des trésors cachés sous cette toile dans la tempête de pluie, de neige et de grésil, et qui cernaient alors notre voiture ; la Bâche Rayée, aujourd'hui avec cette pauvre tête de chien décapité au-dessous, coupée et empalée sur un bâton, figée, sculpture primordiale et rudimentaire.

Comment Eco a-t-il pu croire autre chose ? Ce n'est jamais qu'un tissu poisseux, doux comme une fausse alerte d'incendie, digne de couvrir une fosse commune, et qu'on a laissé choir, flottant sur le crâne du chien comme pour l'inauguration d'un monument.

Par des sortes de soubresauts de la main, Eco pénètre dans la nappe d'ombre sur toute la longueur de son avant-bras, puis il introduit l'autre bras, en tirant par à-coups sur les poils de cette effigie morte, qu'on dirait arrachée à quelque décharge publique pour une cérémonie rituelle vaudou convulsive, sans modèle pensable.

La bâche est ainsi une sorte de boîte noire où l'on trouve-

rait le secret de cette tête qui enfle, avec ses croûtes croustillantes, que l'on entend *vibrer* à présent, et qui émet des ondes électrifiant la toile goudronnée qui la recouvre et qu'elle parseme de milliers de petites étincelles d'or.

C'est bien vrai qu'à présent cette gueule béante se modifie ; il est probable que des mains sans bras ni corps la manipulent à distance et modifient sa physionomie. Il y a le même cumul d'intensité dans la toile et dans la tête, mais il n'y a aucune circulation de l'une à l'autre ; la bâche ne sert ni d'ornement ni de couverture au moignon sanglant.

Des dizaines d'anneaux noirs mais également sanguinolents semblables aux trous du mufle, dignes de Saturne ou de Borromeo, sont enfilés sur le sceptre qui tient la tête, au-dessous du cou tranché ; ils ont inexplicablement laissé filer derrière eux des lignes de sang dans une dernière et véhémence touche, peinture non sèche de la toile qui aura coulé, et comme ils ont abondé en masse, ils forment tout un volume rouge à l'extrémité de ce curieux assemblage en volume sur le plancher du wagon.

Eco passe sa main sur les yeux fermés du chien mort où se collent les paupières gluantes, il touche de la paume les adhérences d'os des rebords orbitaires brisés. Puis, bras tendu, il essaie de faire tourner une partie de la bâche jusqu'à ce qu'elle se vrille sur le bâton orné et recouvre ou protège mieux la tête.

La face éruptive du chien est presque phosphorescente sous la lune ; on distingue de nombreuses encoches sur le support de bois ainsi que des ligatures de cordes de différentes couleurs. Très délicatement la main d'Eco est revenue se replacer parmi la palette des gris.

\*

Celui qui sera génial sera d'un *emportement absolu* ? Ce sera du *Rosebud*, vous saisissez ? » dit Loyal.

Plus loin, là où le train n'a d'autre forme qu'un soufflet, *la Mort passe* ; elle est verte. La baignoire luxueuse du compartiment pénultième est pleine de caméléons, d'animaux de toutes sortes : panthères, loups, hyènes, ours et tigres, autru-

ches... tout un zoo ! couchés en travers du convoi, cachés au jour, nombres fugaces.

L'ensemble du wagon est bleu sombre ; on y voit des bustes de plâtre blanc, des rosaces, des moulages d'antiques, mais à cette heure du jour c'est la dominante verdâtre qui envahit tout : les animaux gagnent, le volume entier de l'Espace est zoomorphe.

Le dehors s'enfuit en grèges et ocres à toute vitesse : ce n'est qu'un gigantesque chantier défait, entrepôts de ventes bradées, constituées d'accumulations de tubes de chauffage pendants en accordéons, de tracteurs et half-tracks imprimés de teintes de camouflage couverts de variantes du chiffre *pi* en séquences, de séries de charnières molles, de plastics lavés par la pluie, patterns de murs, d'encoignures de plâtre moulé, de traces vagues d'oiseaux sur de grands linos et d'autres débris de moulages, hispides ; en plein milieu de trous d'eau traînent des radiateurs intacts, des moulures boisées et des plinthes en pichepin, les formes simples du quelconque.

\*

Bien que ses genoux soient allés jusqu'au sol. Eco n'a pas suffisamment reçu d'énergie tellurique, et ses guibolles tremblent lorsqu'il se redresse. Il a vu passer un cimetière qu'il connaît qui comporte un grandiose cénotaphe gitan ; se demande où repose la pyramide et la pléiade étincelante des sentiments objectifs déposés là, alors que l'abuelo est seul en fosse commune, et le paternel sans caveau, avec un monticule de terre simplement entouré de planches et une plaque mortuaire en bois avec des lettres collées et vernies, gravée à l'opinel par un neveu bâtard, la croix usée, aiguisée ridiculement en pointe... les thuyas...

Il n'a pas fait le Grand Voyage, sauf la nuit, au Pays des Morts, avec Ulysse et Prosper, régulièrement, en prenant le fameux virage de Saint-Jean d'Ylliac pour aborder les ponts arachnéens d'un inimaginable vertige, leur féerie, et au-dessous, des centaines de mètres plus bas : les voies de chemin de fer ! Quelle prodigieuse existence future au-dessus des Tas Informes.

Eco n'a pas touché à la tarte aux pommes du repas, Eco ne s'est jamais aussi bien reposé ; quand Eco mangera de la boue et des cailloux, Eco sera vraiment fort... Il est revenu à sa place dans le compartiment endormi. En levant les rideaux pour entr'apercevoir les bâches nocturnes kaki et mouillées du convoi militaire éclaboussées de lueurs par les lampes latérales des gares passantes, Eco distingue *le motif qui lui est chair* dans la personne de Camille allongée face à lui sur la banquette, Camille drapée d'un curieux plaid de carreaux noirs et blancs, portant un léger voile noir supplémentaire sur son front, ses grands yeux bordés de noir ouverts dans la nuit, yeux fixes ne cillant pas aux centaines de fluées successives qui lui viennent dessus, l'inconnue à l'ombrelle fixe sous l'avalanche des fleurs claires de la prairie de plus en plus à blanchir, et son visage se couvrant d'ondées lumineuses en rafales, l'image devenant liquide, et des fusées nacrées se composant avec les bandeaux de cheveux... et la nuit couvre cette splendeur !

\* \*

\*